CHRONIQUE DES EXPOSITIONS

Gravures chiliennes, filles du songe

Artets qui se plaignent d'une prétendue pénurie de mécénats, je conseille d'aller visiter l'exposition de peintres chiliens à la Galerie de La Tour : elle n'provoquera pas une émotion authentique, tout est dévoyé. Nous avons là en effet un ensemble d'œuvres — toute l'une, cependant, bien qu'appartenant à une école extrêmement puissante, soutient d'un exposition non pas bâtarde ni médiocre mais réel, comme devait d'un vieil univers. Il y a là un phénomène que nous connaissons bien : artistes, hommes ou femmes, d'origine très diverses, pour une part Chiliens de l'établissement, de toute façon, sans accordance immédiate avec le pays natal. Puisqu'ils y vivent à l'étranger et qui leur, choisir, suivant son tempérament et dans un style personnel, donnent des œuvres qui semblent devoir être datées de 1925 ou 1930 environ.

Voici Roser Bru, créatrice de figures féminines à demi rongées par la nuit qui ont cette dignité, cette majesté qui accompagnent les grandes solitudes. Polonaise, elle aussi, cette union de la noblesse animale et d'antiques secrets : un serait bien déçu d'avoir de Max même de la composition scénographique. Mais, ici, rien d'anecdotique : ces femmes-nues ? Ou alors-nues ? sont la grande Figura Protegida, chère accrochante, l'enfant entre jambes, ainsi que telles étranges figures, qui, elles, sont bien de chez nous : Matri, comme le Bachus aux cornedons du secret et du temps originels : il est admirable de maturité qu'au moment où les artistes, dans le monde entier, s'acharnent contre leur lieu, essaient de communiquer avec les puissances élémentaires, ce sont des artistes de sang et de chair qui accomplissent ces tentatives. Peut-être, sans doute parce qu'ils sont des voyants.

Le don de voyance, commun avec les démiurges lumineux, il est vrai, mais malheureusement plus Jaime Cruz : ses *Mutations* composent un grave polyptique où le corps humain devient apparition nocturne et macabre, dans un style d'une rigueur et d'une sévérité remarquables, et l'on croit reconnaître le grand chirurgien tragique, le terrible rongeur d'os que était Nemesio Antúnez dont les œuvres sont pareillies à des morceaux de nuit dans lesquels on devine, par les ténèbres, étrécissent d'être soustraites et de cela d'arrière-monde. Il est chez Magdalena Lamata qui de La Guerre (très jeune artiste) a le tempérament d'un *L'Ange* un tourbillon palpitant, inscrit dans une paroi ruinée. Il est dans les signes tenus que Eduardo Vilches a gravé sur bois. Il est dans les si belles et si humbles natures-mortes d'Orellana où jouent le visage de la mort, où des titres anthropomorphes suivent d'un sarcophage que marquent des nombres décisifs. Il est ailleurs encore. Gravures délicieuses. Il faut les voir.

(Galerie de La Tour, jusqu'à fin juin.)

Pierre Charbonnier ou la réalité transcendée

Les amis de la Galerie Bender aiment peut-être surprendre. Habitués à y trouver de la peinture informelle, vient qu'ils revoient aujourd'hui des paysages dont la référence est indiquée avec une scrupuleuse précision. Pourtant, qu'ils ne s'y trompent pas : cette figuration-là dépasse tout autant la réalité immédiatement perceptible que la non-figuration. Il l'on veut bien prendre les mots dans leur sens véritable, la peinture de Pierre Charbonnier n'est pas figurative abstraites qui soit : une peinture qui reflète l'univers, qui abstrait l'essence des choses.

Un tableau de Charbonnier, c'est la première page d'un monde totalement dépeuplé. Un monde étranger, hors de notre prétention : on le voit et l'on n'y pénètre point, une fois pour toutes, on en est dépossédé. C'est un monde d'accords des lumières et de sons pas rassurant que, le plus souvent, le voyage apparaît derrière une fenêtre ou une porte : parfois, il est vrai, des éléments subsistent, parfois ces éléments demeurent dans l'air : c'est comme durci en une invisible et lumineuse pierre. Le plus souvent, le plus fréquent, c'est l'attitude pétrifiante du *Fenêtre* : il en est une où tout paraît plus pur, à travers elle, du seul d'autres fenêtres, d'autres portes, d'autres horizons, d'autres espaces encore pour permettre de communiquer et par quoi notre communication se passe de ce pauvre jouet : des propositions, des phrases, des paroles. Peut-être, peut-être, l'une des clefs du mystère poétique qui émane impérieusement de chaque œuvre de Pierre Charbonnier : un monde harmonieux auquel et qu'on ne peut atteindre, un monde où la vocation des choses est étalement inscrite mais où nulle chose ne peut répondre à sa vocation. Les choses sont des hommes sans paroles pour être habitées et il n'y a point d'habitants. Seul désole, seule-t-il d'anciens clefs et celle-là ne suffit pas : le mystère poétique n'en serait pas un s'il était vraiment déchiffré.

Peintre lentement délibéré, lentement médité, elle est l'une des multiples voies d'approche imaginées pour saisir la fugacité de l'univers, pour le fixer, pour le rendre unique, on peut le nommer métaphysique et ce sera qu'elle utilise l'appareil pour situer bien plus loin que les apparences.

(Galerie Bender, jusqu'au début de juillet.)

Le huitième Salon des jeunes

L'instant du Salon des jeunes, dont la Chaux des Beaux-Arts a pris l'initiative depuis huit ans déjà, est qu'il répond véritablement à son titre : on y voit de la peinture de jeunes, la leur d'âge n'est fixée à rivière sur — non à quarante comme au Salon nommé de Lausanne, lequel devient une manifestation d'hommes déjà. Du fait même de cette jeunesse, notre salon groupera, s'il n'offre pas d'immenses promesses, permet en revanche de pointer des espoirs et, parfois, les années se succédant, de voir ces espoirs se confirmer. Ce printemps-ci, nous avons l'un et l'autre : espoirs et confirmations.

L'espoir, c'est une jeune fille qui nous l'apporte, Mlle J. Favre, avec trois tableaux dont deux excellents : *Intérieur* et *Atelier*. Dans l'une et l'autre compositions, un dynamisme violemment contrôlé, où tout est explosif sans sombrer, où le tableau atteindre par ici parfaitement achevé, où il y a une pâte grave, un lyrisme contenu qui n'a fait penser à l'atmosphère de Meyer-Amden. De semblable très vivement à cette artiste de promesses : il convient désormais que les peintures d'aujourd'hui ne soient pas timides. Professeurs qui n'osent certainement dans le cas de Michel Corneglio dont nous ne connaissons que l'angleur et de la force ; grands paysages colorés, aux chairs épaisses. Jean Baier pour avec les visages — du sien en tête — et présente par les gris. L'intimité orthodoxe est peut-être plus sensible en Jacques Dupuis, qui a des qualités de peintre et des intuitions heureuses de bleu décorant pareilles à des morceaux. Un art raffiné.

Une nouveauté : la technique à « dynamo ». Elle semble peut-être un peu facile pour un usage à l'épreuve de toutes les interrogations. De cette outre qu'il a pu entendre de l'ultime « dynamo d'extérieur ». Plusieurs ont été remarquées : Jacques Dupuis, qui a déjà une exacte les mesures et l'atmosphère du jardin de la galerie ; ainsi peut-on se concerter du marcellaire de Bizet et de l'atmosphère que présentent ses *Fleurs de jardin* et que Jacques Dupuis, qui a déjà une exacte les mesures et l'atmosphère du jardin de la galerie ; ainsi peut-on se concerter du marcellaire de Bizet et de l'atmosphère que présentent ses *Fleurs de jardin* et que Jacques Dupuis, qui a déjà une exacte les mesures et l'atmosphère du jardin de la galerie ; ainsi peut-on se concerter du marcellaire de Bizet et de l'atmosphère que présentent ses *Fleurs de jardin* et que

Roser Bru : Figure protégida, aquatinte

Dupuis, qui a déjà une exacte les mesures et l'atmosphère du jardin de la galerie ; ainsi peut-on se concerter du marcellaire de Bizet et de l'atmosphère que présentent ses *Fleurs de jardin* et que

Jacques